Marty Laforest (ed.) *Autour de la narration*

Jacques Bres

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2970>

DOI : [10.4000/praxematique.2970](https://doi.org/10.4000/praxematique.2970)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1996

Pagination : 165-167

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jacques Bres, « Marty Laforest (ed.) *Autour de la narration* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 26 | 1996, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2970> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2970>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Marty Laforest (ed.) *Autour de la narration*

Jacques Bres

RÉFÉRENCE

Marty Laforest (ed.) *Autour de la narration* 1996, Nuit Blanche Editeur : Québec, 173p.

- 1 *Autour de la narration* se présente comme une série d'études sur le récit oral qui abordent ce type textuel à partir de questions « périphériques » touchant pour l'essentiel à son enchâssement dans l'interaction verbale. Le choix présidant à la constitution de l'ouvrage a été de faire travailler, sur un même corpus de récits provenant de deux enquêtes sociolinguistiques au Québec, des analystes de la conversation issus d'horizons de recherche divers : ethnométhodologie, pragmatique, approche modulaire, sociolinguistique.
- 2 – Dans l'article introductif « Du récit littéraire à la narration quotidienne », M. Laforest et D. Vincent proposent une synthèse des travaux en narratologie et des définitions produites du récit, et présentent la modélisation de la structure narrative de Labov qui sert de base à l'ensemble des articles ainsi que les données du corpus d'étude qui conditionnent en partie les résultats. On regrettera que le critère de définition du récit retenu – « unité discursive qui relate un épisode singulier (non habituel) » – écarte de fait les récits *itératifs* de la banalité du quotidien.
- 3 – D. Vincent – « La racontabilité du quotidien » – met en débat un des points de consensus des narratologues : la *racontabilité*, critère selon lequel le récit se doit de relater un événement sortant de l'ordinaire pour justifier l'occupation de l'espace discursif qu'il réalise. L'auteur, à partir de la quantification du degré de racontabilité de 308 récits, nuance fortement la prégnance de ce critère. Elle montre notamment que les récits qui viennent en exemplification d'un argument ne sont pas assujettis à cette contrainte mais à celle de pertinence par rapport à l'argumentation enchâssante. Au-

delà, elle explique le consensus sur le critère de racontabilité par la conception prévalente qui consiste à isoler le récit de son contexte discursif.

- 4 – A. Auchlin – « La chute de la narration et la participation au discours » – examine le dernier élément du schéma canonique labovien, la *chute* ou *coda*. L'auteur fait ressortir le caractère hétérogène des données proposées comme chutes par Labov, la nature métaphorique des notions comme des descriptions fournies ; il en conclut que cet élément n'est pas spécifique du domaine narratif ni même de la structure du discours mais relève beaucoup plus largement de la structure de l'expérience, ce qu'il illustre en décrivant quelques propriétés discursives des chutes narratives à partir de l'approche modulaire de Roulet qu'il met en relation avec la dimension expérientielle. La démonstration est à mes yeux probante, sauf sur un point : l'analyse de la notion de *tension*, qui n'aurait pas de pertinence discursive mais seulement expérientielle. Dans une perspective praxématique, les faits linguistiques, au-delà discursifs, sont tensifs : la tension narrative s'origine notamment dans le fait que le récit correspond à l'actualisation du thème narratif qui, *en puissance* sur la clôture initiale, se réalise *en effet* sur la clôture terminale.
- 5 – l'article de M. Laforest – « De la manière d'écouter les histoires : la part du narrataire » – s'intéresse aux réactions de l'interlocuteur. A partir de statistiques, elle montre que l'écoute narrative se verbalise significativement différemment de l'écoute des discours informatif et argumentatif. La fréquence des régulateurs est comparativement plus faible, ce qui est mis en relation avec l'accélération du débit ; leur répartition fonctionnelle – l'auteur propose de distinguer les fonctions d'accusé de réception, de soutien, de relance – signale une présence moindre des régulateurs de relance et une présence accrue des régulateurs de soutien, ce qui est mis au compte de la racontabilité du récit ; leur distribution fait apparaître la corrélation suivante : plus la fréquence des régulateurs est basse, plus leur concentration tend à s'effectuer sur les contextes évaluatifs. Enfin, les « marques d'écoute évaluatives » (régulateurs mais aussi commentaires, tours de parole) sont prioritairement couplées avec les évaluations du narrateur. Il apparaît donc que l'interlocuteur parle son écoute en fonction du type textuel à la co-production duquel il participe. L'article de M. L. est très stimulant : on regrettera d'autant plus fortement les limitations imposées par le corpus choisi (que l'auteur n'ignore pas) : les entrevues n'étant pas magnétoscopées, le chercheur doit se contenter des marques voco-verbales des régulateurs ; l'interviewer, de par la spécificité de son rôle, n'occupe que très partiellement la place d'un narrataire dans une interaction entre pairs.
- 6 – U. Krafft & U. Dausendchön-Gay – « Les voix de Thérèse. Remarques sur l'organisation prosodique d'une interview » – étudient avec beaucoup de minutie un élément reconnu comme fondamental par tous les analystes de l'oral mais encore trop souvent laissé pour compte : la prosodie. Ils démontrent comment intensité, registre, débit, rythme, timbre, indépendamment de leurs fonctions expressives et syntaxiques, jouent un rôle primordial dans l'organisation du discours conçu, dans une perspective ethnométhodologique, comme un ensemble d'activités. Une attention particulière est prêtée aux ruptures prosodiques définies comme des outils par lesquels le locuteur guide l'interlocuteur dans son travail de construction du sens en lui signalant des changements d'activité dont il doit contextuellement trouver la signification. L'analyse est conduite sur les discours argumentatif et narratif ; il n'est pas relevé de différences

fondamentales entre les deux : la prosodie narrative use plus fréquemment du timbre de la voix et dispose de quelques moyens propres comme la psalmodie.

- 7 – M. Drescher – « L'apport des généralisations à l'organisation du discours narratif » – s'intéresse au mouvement discursif du particulier au général. A partir de ses travaux antérieurs sur la généralisation qui l'ont conduite à dégager 4 variantes structurales – paraphrase, énumération, comparaison et énallage – l'auteur pointe que le corpus de travail les réalise toutes mais que deux d'entre elles – la paraphrase et l'énallage – y jouent un rôle à la fois majeur et spécifique, ce qu'elle met en relation avec la production de récits dans le cadre de l'entrevue sociolinguistique : les paraphrases généralisantes, qui se rencontrent dans le discours argumentatif en fin de tour, tendent à apparaître en fin de récit, notamment dans les chutes dont elles sont un mode de réalisation privilégié : elles ouvrent le singulier du récit au général dans lequel l'interlocuteur peut s'inscrire. L'énallage, qui peut jouer un rôle similaire, permet surtout la multiplication des énonciateurs qui confère au récit la profondeur énonciative de la polyphonie.

- 8 – J. Moeschler – « Récit, ordre temporel et temps verbaux » – aborde un problème auquel la narratologie n'a cessé de se confronter : celui du rapport entre l'ordre temporel successif définitoire du récit et les temps verbaux. Après avoir dressé l'état de la question à partir des différentes solutions proposées, l'auteur développe une théorisation pragmatique fondée sur le principe de pertinence : « l'ordre temporel est inféré pragmatiquement plutôt qu'indiqué linguistiquement » (p. 161). A partir de l'étude des verbes introducteurs dans un récit, il est posé que la succession temporelle, dans la mesure où elle peut être portée par le présent, le passé composé ou l'imparfait, est produite non par la sémantique des temps verbaux mais par des processus pragmatiques complexes. Au-delà, qu'« il ne saurait y avoir de corrélation forte entre forme linguistique et type de discours », et que donc « l'appartenance à un type de discours, ici le récit, est un fait non pas structurel mais interprétatif » (p. 167). Les hypothèses de J. M. sont séduisantes. Elles souffrent cependant de ne s'appuyer que sur un corpus des plus réduits (un seul récit) et leur généralisation ne manque pas de faire problème. Par exemple il est dit que, dans l'alternance présent/passé composé des verbes introducteurs des tours de parole du type *elle dit/j'ai dit*, le passé composé « signale le second membre de la paire et, surtout, le fait que, comme second membre, il succède immédiatement au premier » (p. 165). Comment, dans ce cadre, rendre compte de l'alternance inverse passé composé/présent : *elle a dit/je dis* ? Ou, plus subtilement encore, de l'alternance *il a dit/il dit* sur un verbe introducteur d'un seul et même tour de parole ?

- 9 *Autour de la narrativité*, par les certitudes qu'il invite à reconsidérer, par les réponses qu'il apporte, par les questions qu'en retour il ne manque pas de provoquer, est un texte de référence tant pour les narratologues que pour les analystes de la conversation. Ce n'est sans doute pas son moindre intérêt que, à partir de l'étude de phénomènes narratifs le plus souvent « périphériques », de parvenir à questionner le cœur du récit, fût-ce pour en conclure, selon l'hypothèse de J. Moeschler, que ce cœur est vide linguistiquement et que tout est affaire d'interprétation.